

A close-up, profile view of a woman with long, light-colored hair, wearing a dark jacket with a fur-lined hood. She is looking out of a car window, her hand resting near her face. The scene is bathed in a strong blue and red light, creating a moody atmosphere. The background is blurred, showing what appears to be a building or structure outside the car.

NICOLAS MATHIEU

Connemara

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Romans

AUX ANIMAUX LA GUERRE, Actes Sud, 2014 (prix Mystère de la critique, prix Transfuge du meilleur espoir polar, prix Erckmann-Chatrian, prix Sang d'encre des lycéens, prix littéraire de la Roquette, prix du Goéland Masqué) ; Babel noir n° 147.

LEURS ENFANTS APRÈS EUX, Actes Sud, 2018 (prix Goncourt, prix Blù Jean-Marc Roberts, La Feuille d'or de la ville de Nancy, prix des Médias France Bleu-France 3 / *L'Est républicain*, prix du deuxième roman Alain Spiess / Le Central) ; Actes Sud audio, 2020 ; Babel n° 1705.

ROSE ROYAL, éditions In8, 2019 ; suivi de *LA RETRAITE DU JUGE WAGNER*, Babel n° 1749.

Jeunesse

LA GRANDE ÉCOLE, illustrations de Pierre-Henry Gomont, Actes Sud Junior, 2020.

LE SECRET DES PARENTS, illustrations de Pierre-Henry Gomont, Actes Sud Junior, 2021.

Photographie de couverture : © Théo Gosselin

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-15972-6

NICOLAS MATHIEU

Connemara

roman

ACTES SUD

Pour Elsa.

La colère venait dès le réveil. Il lui suffisait pour se mettre en rogne de penser à ce qui l'attendait, toutes ces tâches à accomplir, tout ce temps qui lui ferait défaut.

Hélène était pourtant une femme organisée. Elle dressait des listes, programmait ses semaines, portait dans sa tête, et dans son corps même, la durée d'une lessive, du bain de la petite, le temps qu'il fallait pour cuire des nouilles ou préparer la table du petit-déjeuner, amener les filles à l'école ou se laver les cheveux. Ses cheveux justement, qu'elle avait failli couper vingt fois pour gagner les deux heures de soins hebdomadaires qu'ils lui coûtaient, qu'elle avait sauvés pourtant, à vingt reprises, fallait-il qu'on lui prenne si loin, même ça, ses longs cheveux, un trésor depuis l'enfance ?

Hélène en était pleine de ce temps compté, de ces bouts de quotidien qui composaient le casse-tête de sa vie. Par moments, elle repensait à son adolescence, les flemmes autorisées d'à quinze ans, les indolences du dimanche, et plus tard les lendemains de cuite à glander. Cette période engloutie qui avait tellement duré et semblait rétrospectivement si brève. Sa mère l'enguirlandait alors parce qu'elle passait des heures à s'étirer dans son lit au lieu de profiter du soleil dehors. À présent, le réveil sonnait à six heures tous les jours de la semaine et le week-end, tel un automate, elle se réveillait à six heures quand même.

Elle avait parfois le sentiment que quelque chose lui avait été volé, qu'elle ne s'appartenait plus tout à fait. Désormais, son sommeil obéissait à des exigences supérieures, son rythme était devenu familial, professionnel, sa cadence, en somme, poursuivait

des fins collectives. Sa mère pouvait être contente. Hélène voyait toute la course du soleil à présent, finalement utile, mère à son tour, embringuée pareil.

— Tu dors ? dit-elle, à voix basse.

Philippe reposait sur le ventre, massif près d'elle, un bras replié sous son oreiller. On l'aurait cru mort. Hélène vérifia l'heure. 6 h 02. Ça commençait.

— Hé, souffla-t-elle plus fort, va réveiller les filles. Dépêche-toi. On va encore être à la bourre.

Philippe se retourna dans un soupir, et la couette en se soulevant libéra la lourde odeur tiède, si familière, l'épaisseur accumulée d'une nuit à deux. Hélène se trouvait déjà sur ses deux pieds, dans le frimas piquant de la chambre, cherchant ses lunettes sur la table de nuit.

— Philippe, merde...

Son mec maugréa avant de lui tourner le dos. Hélène faisait déjà défiler les passages obligés de son agenda.

Elle fila sous la douche sans desserrer les mâchoires, puis gagna la cuisine en jetant un premier coup d'œil à ses mails. Pour le maquillage, elle verrait plus tard, dans la voiture. Chaque matin, les petites lui donnaient des coups de chaud, elle préférait ne pas mettre de fond de teint avant de les avoir déposées à l'école.

Ses lunettes sur le bout du nez, elle fit chauffer leur lait et versa les céréales dans leurs bols. À la radio, c'étaient encore ces deux journalistes dont elle ne retenait jamais les noms. Elle avait encore le temps. La matinale de France Inter lui fournissait chaque matin les mêmes faciles repères. Pour l'instant, la maison reposait encore dans ce calme nocturne où la cuisine faisait comme une île où Hélène pouvait goûter un moment de solitude rare, dont elle jouissait en permissionnaire, le temps de boire son café. Il était six heures vingt, elle avait déjà besoin d'une cigarette.

Elle passa son gros gilet sur ses épaules et se rendit sur le balcon. Là, accoudée à la rambarde, elle fuma en contemplant la ville en contrebas, les premiers balbutiements rouges et jaunes de la circulation, l'éclat espacé des lampadaires. Dans une rue voisine, un camion poubelle menait à bien sa besogne pleine de soupirs et de clignotements. Un peu plus loin sur sa gauche se

dressait une haute tour semée de rectangles de lumière où passait par instants une silhouette hypothétique. Là-bas, une église. Sur la droite la masse géométrique des hôpitaux. Le centre était loin avec ses ruelles pavées, ses boutiques prometteuses. Nancy, en s'étirant, revenait à la vie. Il ne faisait pas très froid pour un matin du mois d'octobre. Le tabac émit son crépitement de couleur et Hélène jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de consulter son téléphone. Sur son visage, un sourire parut, rehaussé par la lueur de l'écran.

Elle avait reçu un nouveau message.

Des mots simples qui disaient j'ai hâte, vivement tout à l'heure. Son cœur fut pris d'une brève secousse et elle tira encore une fois sur sa cigarette puis frissonna. Il était six heures vingt-cinq, il fallait encore s'habiller, déposer les filles à l'école, et mentir.

— T'as préparé ton sac ?

— Oui.

— Mouche, t'as pensé à tes affaires de piscine ?

— Non.

— Ben, faut y penser.

— Je sais.

— Je te l'avais dit hier, t'as pas écouté ?

— Si.

— Alors, pourquoi t'as pas pensé à tes affaires ?

— J'ai pas fait exprès.

— Justement, faut faire exprès d'y penser.

— On peut pas être bon partout, répliqua Mouche, l'air docte derrière ses moustaches de Nesquik.

La petite venait d'avoir six ans et elle changeait à vue d'œil. Clara aussi était passée par cette phase de pousse accélérée, mais Hélène avait oublié l'effet que ça faisait de les voir ainsi brutalement devenir des *gens*. Elle redécouvrait donc, comme pour la première fois, ce moment où un enfant sort de l'engourdissement du bas âge, quitte ses manières de bestiole avide et se met à raisonner, faire des blagues, sortir des trucs qui peuvent changer l'humeur d'un repas ou laisser les adultes bouche bée.

— Bon, je dois y aller moi. Salut la compagnie.

Philippe venait de faire son apparition dans la cuisine et, d'un geste qui lui était familier, il ajusta sa chemise dans son pantalon, passant une main dans sa ceinture, de son ventre jusque dans son dos.

— T'as pas pris ton petit-déj' ?

— Je mangerai un truc au bureau.

Le père embrassa ses filles, puis Hélène du bout des lèvres.

— Tu te souviens que tu récupères les filles ce soir ? fit cette dernière.

— Ce soir ?

Philippe n'avait plus autant de cheveux que par le passé, mais restait plutôt beau gosse, dans un genre costaud parfumé, grande carcasse bien mise, avec toujours cette lumière dans l'œil, le petit malin de classe prépa qui ne se foule pas, le truqueur qui connaît la musique. C'était agaçant.

— Ça fait une semaine qu'on en parle.

— Ouais, mais je risque de ramener du taf.

— Ben t'appelles Claire.

— T'as son numéro ?

Hélène lui donna le téléphone de la baby-sitter et lui conseilla de la contacter rapido pour s'assurer qu'elle était disponible.

— OK, OK, répondit Philippe en enregistrant l'information dans son téléphone. Tu sais si tu rentres tard ?

— Pas trop normalement, répondit Hélène.

Une bouffée de chaleur lui monta alors aux joues et elle sentit son chemisier perdre deux tailles.

— C'est quand même chiant, observa son mec qui, du pouce, faisait défiler ses mails sur son écran.

— C'est pas comme si je passais ma vie dehors. Je te rappelle que t'es rentré à 9 heures hier et avant-hier.

— Boulot boulot, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Ouais, moi je fais du bénévolat.

Philippe leva les yeux de l'écran bleu, et elle retrouva son drôle de sourire horizontal, les lèvres minces, cet air de toujours se foutre de la gueule du monde.

Depuis qu'ils étaient revenus vivre en province, Philippe semblait considérer qu'on n'avait plus rien à lui demander. Après tout, il avait laissé tomber pour elle un poste en or chez Axa, ses potes

du badminton et, globalement, des perspectives sans commune mesure avec ce qui existait dans le coin. Tout ça, parce que sa femme n'avait pas tenu le coup. D'ailleurs, est-ce qu'elle s'était seulement remise d'aplomb ? Ce départ forcé restait entre eux comme une dette. C'est en tout cas l'impression qu'Hélène avait.

— Bon, à ce soir, fit son mec.

— À ce soir.

Puis, Hélène s'adressa aux filles :

— Hop, les dents, vous vous habillez, on y va. Je dois encore mettre mes lentilles. Et je le dirai pas deux fois.

— Maman..., tenta Mouche.

Mais Hélène avait déjà quitté la pièce, pressée, les cheveux attachés, les fesses hautes, vérifiant ses messages sur WhatsApp en montant l'escalier qui menait au premier. Manuel lui avait écrit un nouveau message, à ce soir, disait-il, et elle éprouva encore une fois cette délicieuse piquûre, cette trouille dans la poitrine qui était un peu de ses quinze ans.

Trente minutes plus tard, les filles étaient à l'école et Hélène plus très loin du bureau. Mécaniquement, elle passa en revue les rendez-vous du jour. À dix heures, elle avait une réu avec les gens de Vinci. À quatorze heures, elle devait rappeler la meuf de chez Porette, la cimenterie de Dieuze. Un plan social se profilait et elle avait une idée de réorganisation des services transverses qui pouvait éviter cinq licenciements. D'après ses calculs, elle pouvait leur faire économiser près de cinq cent mille euros par an en modifiant l'organigramme et en optimisant les services des achats et le parc automobile. Erwann, son boss, lui avait dit on peut pas se louper sur ce coup-là, c'est hyper emblématique, c'est juste pas possible qu'on se loupe. Et puis à seize heures, sa fameuse présentation à la mairie. Il faudrait qu'elle révérifie les *slides* une dernière fois avant d'y aller. Demander à Lison d'imprimer des dossiers pour chaque participant, recto verso pour éviter qu'un écolo vétilleux ne lui mette la misère. Ne pas oublier la page de garde personnalisée. Elle connaissait le personnel des administrations, les chefs de service, toutes ces cliques d'importants et d'inquiets qui composaient l'encadrement des forces municipales. Les mecs étaient fous de joie dès

qu'on apposait leur nom sur une chemise ou en première page d'un document officiel. Passé un certain stade, dans leurs carrières embarrassées, se distinguer des sous-fifres, se démarquer des collègues, tenait lieu de tout.

Et ce soir, son rencard...

De Nancy à Épinal, il fallait compter un peu moins d'une heure de route. Elle n'aurait même pas le temps de repasser chez elle pour prendre une douche. De toute façon, il n'était pas question de coucher au premier rendez-vous. Une fois encore, elle se dit qu'elle allait annuler, qu'elle faisait décidément n'importe quoi. Seulement, Lison l'attendait déjà sur le parking, adossée au mur et tirant avidement sur sa clope électronique, son drôle de visage perdu dans un nuage de fumée pomme-cannelle.

— Alors ? Prête ?

— Tu parles... Il faut que tu m'imprimes les dossiers pour la mairie. La réu est à seize heures.

— C'est fait depuis hier.

— Recto verso ?

— Bien sûr, vous me prenez pour une climatosceptique ou quoi ?

Les deux femmes se pressèrent vers les ascenseurs. Dans la cabine qui menait aux bureaux d'Elexia, Hélène évita le regard de sa stagiaire. Pour une fois, Lison avait remisé son air perpétuellement assoupi et pétillait, à croire que c'était elle qui avait un *date* ce soir-là. La porte s'ouvrit sur le troisième étage et Hélène passa devant.

— Suis-moi, dit-elle en traversant le vaste plateau où s'organisait le considérable *open space* du cabinet de *consulting*, avec son archipel de bureaux, l'étroit tapis rouge qui ordonnait les circulations et les nombreuses plantes vertes épanouies sous le déluge de lumière tombée des fenêtres hautes. Des fauteuils rouges et des canapés gris autorisaient çà et là une pause conviviale. Dans le fond, une petite cuisine aménagée permettait de réchauffer sa gamelle et occasionnait des disputes au sujet des denrées abandonnées dans le frigo. Les seuls espaces clos se trouvaient sur la mezzanine, une salle de réunion qu'on appelait le *cube* et le bureau du boss. C'est dans le cube justement, à l'abri des oreilles indiscretes, qu'Hélène et Lison s'enfermèrent.

— J'ai fait une connerie, commença Hélène.

— Mais non, carrément pas. Ça va bien se passer.

— Je suis comme une idiote là, à mater mon téléphone toute la journée. J'ai du travail. J'ai des mômes. C'est n'importe quoi. Je peux pas me laisser entraîner dans des trucs pareils. Je vais laisser tomber.

— Attends !

Il arrivait que Lison s'oublie et se laisse aller à tutoyer sa cheffe. Hélène ne relevait pas. Elle avait tendance à tout passer à cette drôle de gamine. Il faut dire qu'elle était marrante avec ses Converse, ses manteaux couture de seconde main et son faciès chevalin, dents trop longues et yeux écartés qui ne suffisaient pas à l'enlaidir. Pour tout dire, elle lui avait changé la vie. Parce qu'avant de la voir débarquer, Hélène s'était longtemps sentie au bord du gouffre.

Pourtant, sur le papier, elle avait tout, la maison d'architecte, le job à responsabilités, une famille comme dans *Elle*, un mari plutôt pas mal, un dressing et même la santé. Restait ce truc informulable qui la minait, qui tenait à la fois de la satiété et du manque. Cette lézarde qu'elle se trimbballait sans savoir.

Le mal s'était déclaré quatre années plus tôt, quand elle et Philippe vivaient encore à Paris. Un beau jour, au bureau, Hélène s'était enfermée dans les toilettes parce qu'elle ne supportait tout simplement plus de voir les messages affluer dans sa boîte mail. Par la suite, ce repli était devenu une habitude. Elle s'était planquée pour éviter une réunion, un collègue, pour ne plus avoir à répondre au téléphone. Et elle était restée assise comme ça sur son chiotte pendant des heures, améliorant son score à *Candy Crush*, incapable de réagir et caressant amoureusement des idées suicidaires. Peu à peu, les choses les plus banales étaient devenues intolérables. Elle s'était par exemple surprise à pleurer en consultant le menu du RIE, parce qu'il y avait encore des carottes râpées et des pommes dauphine au déjeuner. Même les pauses clopes avaient pris un tour tragique. Quant au travail proprement dit, elle n'en avait tout simplement plus vu l'intérêt. À quoi bon ces tableaux Excel, ces réunions reproductibles à l'infini, et le vocabulaire, putain ? Quand quelqu'un prononçait devant elle les mots "impacter", "kickoff" ou "prioriser", elle était prise d'un haut-le-cœur. Et vers la fin, elle ne pouvait

même plus entendre la note émise à l'allumage par son Mac-Book Pro sans éclater en sanglots.

C'est ainsi qu'elle avait perdu le sommeil, des cheveux, du poids et chopé de l'eczéma sous les genoux. Une fois, dans les transports, en contemplant la pâleur du crâne d'un voyageur à travers une mèche de cheveux rabattue sur le côté, elle avait été prise d'un malaise. Elle se sentait étrangère à tout. Elle n'avait plus envie d'être nulle part. Le vide l'avait prise.

Le médecin avait conclu à un burn-out, sans grande certitude, et Philippe avait dû consentir à quitter Paris, la mort dans l'âme. Au moins la province promettait quelques avantages, une meilleure qualité de vie et la possibilité de s'acheter une maison spacieuse avec un grand jardin, sans compter qu'il semblait raisonnable dans ces contrées hospitalières d'obtenir une place en crèche sans avoir à coucher avec un cadre de la mairie. Et puis les parents d'Hélène vivaient dans le coin, ils pourraient les dépanner de temps en temps.

À Nancy, Hélène avait immédiatement retrouvé du travail grâce à un pote de son mec, Erwann, qui dirigeait Elexia, une boîte qui vendait du conseil, de l'audit, des préconisations dans le domaine des RH, toujours la même chose. Et pendant quelques semaines, le changement de cadre et le nouveau rythme avaient suffi à tenir ses états d'âme à distance. Pas pour longtemps. Bientôt, et même si elle n'avait pas replongé dans le *bad* total, elle s'était de nouveau sentie frustrée, mal à sa place, souvent claquée, tristounne pour des riens et en colère tellement.

Philippe ne savait pas quoi faire de ces humeurs noires. Une fois ou deux, ils avaient bien essayé d'en discuter, mais Hélène avait eu l'impression que son mec surjouait, l'air pénétré, abondant à intervalles réguliers, exactement le même cinéma que lorsqu'il était en visio avec des collègues. Au fond, Philippe faisait avec elle comme avec le reste : il gérait.

Heureusement, un beau jour, dans ce brouillard de fatigue, elle avait reçu un drôle de CV, une demande de stage. D'ordinaire, ce genre de requêtes n'arrivait pas jusqu'à elle ou alors elle balançait le mail direct dans la corbeille. Mais celui-ci avait retenu son attention parce qu'il était d'une simplicité presque ridicule, dénué de photo, faisant l'économie des inepties habituelles, savoir-faire,

savoir-être, loisirs vertueux et autre permis B. C'était un bête document Word avec un nom, Lison Lagasse, une adresse, un numéro de portable, la mention d'un master 1 en éco et une liste d'expériences hétéroclites. Léon de Bruxelles, Deloitte, Darty, Barclays et même une pêcherie en Écosse. Au lieu de refiler sa candidature au service RH comme l'exigeait le process de recrutement, Hélène avait passé un coup de fil à la candidate, par curiosité. Parce que cette fille lui rappelait quelque chose aussi. Son interlocutrice avait répondu aussitôt, d'une voix flûtée, nette, hachée de brefs éclats de rire qui étaient sa ponctuation. Lison répondait à ses questions par *ouais, carrément pas, c'est clair*, peu soucieuse de plaire, amusée et connivente. Hélène lui avait tout de même fixé un rendez-vous, un soir après dix-neuf heures, quand l'*open space* était à peu près vide, comme en secret. La jeune fille s'était présentée à l'heure dite, une grande bringue à l'air matinal, ultra-mince, jean moulant et mocassins à pampilles, une frange évidemment et ce long faciès où des dents de pouliche, éclatantes et presque toujours à découvert, aveuglaient par intermittence.

— Vous avez un drôle de CV. Comment on passe de Deloitte à Darty ?

— Les deux sont sur la ligne 1.

Hélène avait souri. Une Parisienne... Ce genre de meufs l'avait intimidée des années durant, par leur élégance spéciale, avancée, leur certitude d'être partout chez elles, leur incapacité à prendre du poids et cette manière d'être, impérieuse, sans réplique, chacun de leurs gestes disant le mieux que tu puisses faire meuf, c'est de chercher à me ressembler. C'était drôle d'en voir une là, dans son bureau de Nancy, à la nuit tombée. Hélène avait l'impression en la regardant de recevoir une carte postale d'un endroit où elle aurait jadis passé des vacances compliquées.

— Et qu'est-ce que vous faites ici ?

— Oh ! avait répliqué Lison avec un geste évusif. Je me suis fait jeter des Arts déco, et ma mère s'est retrouvée un mec ici.

— Et vous vous acclimitez ?

— Moyennement.

Hélène avait embauché Lison aussitôt, lui confiant tous les outils de *reporting* qu'on leur imposait depuis qu'Erwann faisait

la chasse au gaspi et voulait raffiner les *process*, ce qui revenait à justifier le moindre déplacement, renseigner les tâches les plus infimes dans des tableaux cyclopéens, trouver dans des menus déroulants illimités l'intitulé cryptique qui correspondait à des activités jadis impondérables, et perdre ainsi chaque jour une heure à justifier les huit autres.

Contre toute attente, Lison s'en était sortie à merveille. Après une semaine, elle connaissait chacun dans l'immeuble et tous les petits secrets du bureau. C'est bien simple, tout l'amusait et, telle une bulle, elle flottait dans l'*open space*, efficace et indifférente, irritante et principalement appréciée, incapable de stress, donnant l'impression de s'en foutre, ne décevant jamais, sorte de Mary Poppins du tertiaire. Pour Hélène, qui passait son temps à se battre et visait une position d'associée aux côtés d'Erwann, cette légèreté relevait de la science-fiction.

Un soir, alors qu'elles prenaient une pinte dans le pub d'à côté, Hélène était devenue curieuse :

— Y a pas quelqu'un qui te plaît au bureau ?

— Jamais au taf, c'est péché.

— Le boulot, c'est le principal lieu de rencontre.

— Je préfère pas mélanger. C'est trop tendu, surtout en *open space*. Après, les mecs te tournent autour toute la journée comme des vautours. Et pis ces blaireaux ne peuvent pas s'empêcher de raconter des trucs, c'est plus fort qu'eux.

Hélène avait gloussé.

— Tu te débrouilles comment alors ? Tu sors, tu vas danser ?

— Ah non ! Les boîtes, ici, c'est l'enfer. Je fais comme tout le monde : je chasse sur l'internet mondial.

Hélène avait dû faire un effort pour sourire. Une génération à peine la séparait de Lison et, déjà, elle ne comprenait plus rien aux usages amoureux qui avaient cours. En l'écoutant, elle avait ainsi découvert que les possibilités de rencontres, la durée des relations, l'intérêt qu'on se portait ensuite, l'enchaînement des histoires, la tolérance pour les affaires simultanées, le tui-lage ou la synchronicité des amours, les règles, en somme, de la baise et du sentiment, avaient subi des mutations d'envergure.

Ce qui changeait en premier lieu, c'était l'emploi des messageries et des réseaux sociaux. Quand Hélène expliquait à sa

stagiaire qu'elle n'avait pas entendu parler d'internet avant le lycée, Lison la regardait avec un douloureux étonnement. Elle savait bien qu'une civilisation avait vécu avant le web, mais elle avait tendance à renvoyer cette période à des décennies sépia, quelque part entre le Pacte germano-soviétique et les premiers pas sur la Lune.

— Et si, pourtant, soupirait Hélène. J'ai eu mes résultats du bac sur 3615 EducNat, ou un truc du genre.

— Nan ?...

La génération de Lison, elle, avait grandi les deux pieds dedans. Au collège, cette dernière passait déjà des soirées entières à flirter *on line* avec de parfaits inconnus sur l'ordi que ses parents lui avaient offert à des fins de réussite scolaire, parlant interminablement de cul avec des mômes de son âge aussi bien qu'avec des pervers de cinquante balais qui pianotaient d'une main, des internautes singapouriens ou son voisin auquel elle n'aurait pas pu dire un mot s'il s'était assis à côté d'elle dans le bus. Plus tard, elle s'était amusée sur son portable à nourrir des relations épistolaires au long cours avec des tas de garçons qu'elle connaissait vaguement. Il suffisait de contacter un mec de votre bahut qui vous plaisait sur Facebook ou Insta, salut, salut, et le reste suivait. À travers la nuit numérique, les conversations fusaient à des vitesses ahurissantes, annulant les distances, rendant l'attente insupportable, le sommeil superflu, l'exclusivité inadmissible. Ses copines et elle nourrissaient ainsi toujours trois ou quatre fils de discussions en simultané. La conversation, d'abord anodine, entamée sur un ton badin, prenait bientôt un tour plus personnel. On disait son mal-être, les parents qui faisaient chier, Léa qui était une pute et le prof de physique-chimie un pervers narcissique. Après vingt-trois heures, une fois la famille endormie, ce commerce entre pairs prenait un tour plus clandestin. On commençait à se chauffer pour de bon. Les fantasmes se formulaient en peu de mots, tous abrégés, codés, indéchiffrables. On finissait par s'adresser des photos en sous-vêtements, en érection, des contre-plongées suggestives et archi-secrètes.

— Le délire, c'était de prendre une *pic* où on voit ton boule mais où tu restes incognito. Au cas où.

— T'avais pas la trouille que le mec balance ça à ses copains ?

— Bien sûr. C'est le prix à payer.

Ces images-là, prises dans son lit, selfies en clair-obscur, érotisme plus ou moins maîtrisé, s'échangeaient ainsi qu'une monnaie de contrebande, inconnue des parents, devise illicite qui faisait exister tout un marché libidinal sur lequel planait toujours la menace du grand jour. Car il advenait parfois qu'une image licencieuse tombe dans le domaine public, qu'une mineure presque à poil devienne virale.

— J'ai une pote en seconde qui a dû changer de bahut.

— C'est horrible.

— Ouais. Et c'est pas le pire.

Hélène se régalaît de ces anecdotes qui, comme les chips, laissaient une impression vaguement dégoûtante mais dont on n'avait jamais assez. Elle s'inquiétait aussi pour ses filles, se demandant comment elles feraient face à ces menaces d'un nouveau genre. Mais au fond, ces histoires lui faisaient chaud au ventre. Elle enviait ce désir qui ne lui était pas destiné. Elle se sentait diminuée de ne pas y avoir accès. Elle se souvenait de l'avidité permanente qui autrefois avait été son rythme de croisière. À son psy, elle avait confié :

— J'ai l'impression d'être déjà vieille. Tout ça, c'est fini pour moi.

— Qu'est-ce que vous ressentez ? avait demandé le psy, pour changer.

— De la colère. De la tristesse.

Ce connard n'avait même pas daigné noter ça dans son Moleskine.

Le temps était passé si vite. Du bac à la quarantaine, la vie d'Hélène avait pris le TGV pour l'abandonner un beau jour sur un quai dont il n'avait jamais été question, avec un corps changé, des valises sous les yeux, moins de tifs et plus de cul, des enfants à ses basques, un mec qui disait l'aimer et se défilait à chaque fois qu'il était question de faire une machine ou de garder les gosses pendant une grève scolaire. Sur ce quai-là, les hommes ne se retournaient plus très souvent sur son passage. Et ces regards qu'elle leur reprochait jadis, qui n'étaient bien sûr pas la mesure de sa valeur, ils lui manquaient malgré tout. Tout avait changé en un claquement de doigts.

Un vendredi soir, alors qu'elles étaient au Galway avec Lison, Hélène avait fini par cracher le morceau.

— Tu me déprimes avec tous tes mecs.

— J'ai rien contre les filles non plus, avait répliqué Lison, avec une moue à la fois joviale et satisfaite. Non mais c'est surtout des flirts. En vrai j'en baise pas la moitié.

— Je veux dire ça me plombe de me dire que mon tour est passé.

— Mais vous êtes folle. Vous avez trop de potentiel. Sur Tinder, vous feriez un carnage.

— Oh arrête. Si c'est pour dire ce genre de conneries...

Mais Lison était formelle : le monde était plein de crève-la-dalle qui se seraient damnés pour mettre une meuf comme Hélène dans leur plumard.

— C'est flatteur, avait observé Hélène, la paupière lourde.

Elle avait bien sûr entendu parler de ce genre d'applis. Les sites de veille technologique qu'elle consultait s'extasiaient unanimement sur ces nouveaux modèles qui asservissaient des millions de célibataires, accaparaient les rencontres, redéfinissaient par leurs algorithmes affinités électives et intermittences du cœur, s'appropriant au passage, *via* leurs canaux immédiats et leurs interfaces ludiques, les misères sexuelles comme l'éventualité d'un coup de foudre.

En deux temps trois mouvements, Lison lui avait créé un profil pour se marrer avec des photos volées sur le Net, deux de dos, et une troisième floue. S'agissant du petit laïus de présentation, elle se l'était jouée minimaliste et un rien provoc : *Hélène, 39 ans. Viens me chercher si t'es un homme.* Pour le reste, le fonctionnement n'avait rien de sorcier.

— Tu vois le mec apparaître, sa tête, deux trois photos. Tu *swipes* à droite s'il passe la douane. Sinon, à gauche et t'en entends plus jamais parler.

— Et il fait pareil avec mes photos ?

— Exactement. Si vous vous plaisez, ça matche et on peut commencer à discuter.

Accoudées au comptoir, Hélène et sa stagiaire avaient passé en revue tout ce que la région comptait d'hommes disponibles et d'infidèles compulsifs. Le défilé s'était révélé plutôt marrant et

les beaux mecs une denrée rare. Dans le coin, on trouvait surtout des caïds en peau de lapin posant torse nu devant leur Audi, des célibataires affublés de lunettes sans monture, des divorcés en maillots de foot, des agents immobiliers gominés ou des sapeurs-pompier à l'air gauche. Sans pitié, le pouce de Lison renvoyait tout ce beau monde dans l'enfer de gauche, repêchant exceptionnellement un gars qui ressemblait vaguement à Jason Statham, ou un cassos intégral pour rigoler. Quoi qu'il en soit, elle mat-chait systématiquement, car si les filles se montraient difficiles, les types, eux, ne faisaient pas dans la dentelle et optaient pour le filet dérivant, faisant le tri plus tard parmi le maigre produit de leur pêche sans exigence. Chaque fois, Lison se fendait d'un petit commentaire piquant et Hélène, de plus en plus ivre, riait.

— Attends, il est même pas majeur celui-là.

— On s'en fout, t'es pas un isoloir.

— Et lui, regarde cette coupe !

— C'est peut-être la mode à New York.

Justement, Lison avait utilisé Tinder dans ces villes modèles, New York et Londres, d'où elle avait ramené le récit de récoltes miraculeuses. Car dans ces endroits en butte à la pression immobilière et à une concurrence de chaque instant, il fallait bosser sans cesse pour se maintenir à flot et le temps manquait pour tout, faire ses courses ou bien draguer. On utilisait donc des services en ligne pour remplir son pieu comme son caddie. Une connexion, quelques mots échangés à l'heure du déjeuner, un cocktail hors de prix vers dix-neuf heures et, très vite, on allait se déshabiller dans un minuscule appartement pour baiser vite fait en songeant aux messages urgents qui continuaient de tomber dans sa boîte mail. Ces vies affilées comme des poignards se poursuivaient ainsi, rapides et blessantes, continuellement mises en scène sur les réseaux, sans larmes ni rides, dans la sinistre illusion d'un perpétuel présent.

Alors que là évidemment, entre Laxou et Vandœuvre, c'était pas la même.

— Et tu montres ton visage sur ce truc ? avait demandé Hélène. Ça t'ennuie pas qu'on puisse te reconnaître ?

— Tout le monde fait pareil. Quand la honte est partout, y a plus de honte.

Un texto de Philippe les avait alors interrompues, cassant quelque peu l'ambiance. *Les filles sont couchées. Je t'attends ?* Hélène avait réglé les consos, déposé Lison chez elle et pris soin de virer l'appli avant de rentrer à la maison.

Le lendemain, elle la réinstallait.

En un rien de temps, elle avait compris le système à fond, élargissant son aire de chasse à un rayon de quatre-vingts kilomètres et agrémentant son profil de photos authentiques mais qui ne permettaient pas de l'identifier. On y voyait tout de même ses jambes très longues, sa bouche tellement appétissante et qui parfois, au réveil, très tôt le matin, ou quand elle était contrariée, la faisait ressembler à un canard. Un autre cliché d'elle assise sur la margelle d'une piscine permettait de prendre connaissance de ses hanches, de ses fesses assez considérables mais tenues, de sa peau bronzée. Elle avait hésité à laisser voir ses yeux qui avaient la couleur du miel et pouvaient tirer vers le vert amande quand venait l'été, mais y avait finalement renoncé. On n'était pas là pour être romantique.

Très vite, elle s'était mise à *chiner* à longueur de journée, chaque *match* restaurant son assurance, chaque compliment reçu haussant son nouveau piédestal. Pourtant, tout ce désir anonyme n'éteignait pas sa colère. Le sentiment d'à quoi bon, l'impression d'un préjudice demeuraient vifs. Mais elle avait désormais ces compensations minuscules, quasi automatiques, et la satisfaction de l'embarras du choix. Ailleurs, des inconnus la voulaient et leur gentillesse intéressée lui redonnait des couleurs. Elle se sentait vivre à nouveau, elle oubliait le reste. Même s'il arrivait aussi qu'un pauvre type trop poli et vraiment moche lui inspire des scrupules.

Après quelque temps, un garçon avait tout de même fini par retenir son attention pour de bon. Lui aussi se planquait, mais derrière un masque de panda. Et son annonce changeait des réclames habituelles. *Manuel, 32 ans. Cherche femme belle et intelligente pour m'accompagner au mariage de mon ex. Si tu es de droite et que tu portes le même parfum que ma mère, c'est un plus.*

Amusée, Hélène lui avait demandé ce que portait sa mère.

Nina Ricci, avait-il répondu.

On peut peut-être s'arranger, alors.

À partir de là, ils s'étaient mis à papoter régulièrement. Au départ Hélène s'en était tenue à une attitude distante et vaguement sarcastique. Puis Philippe s'était absenté pour une formation à Paris et elle s'était retrouvée seule pour trois nuits. Des vanes, on en était venu aux confidences, puis aux allusions. Dans le noir de sa chambre, Hélène n'avait plus été que ce visage éclairé de bleu, les heures glissant sans bruit. Elle avait senti des bouffées de chaleur, eu des insomnies et les yeux piquants, s'était tortillée beaucoup dans le drap de leurs interminables discussions. Au réveil, elle avait une gueule à faire peur et son premier mouvement consistait à vérifier ses messages. Deux mots nouveaux suffisaient à la mettre en joie. Une heure de silence, et elle se mettait à échafauder des scénarios tragiques. Globalement elle ne touchait plus terre. Elle avait finalement accepté un rencard.

Mais maintenant qu'elle y était presque, Hélène n'était plus si sûre. Dans le cube, sur la mezzanine, elle sentait venir la trouille, et la perspective d'un regret. Lison, pour sa part, restait confiante.

— Ça va bien se passer. Vous avez plus l'habitude, c'est tout.

— Non, je vais laisser tomber. C'est pas pour moi ce genre de trucs.

— C'est à cause de votre mec ?

Hélène avait détourné les yeux vers la fenêtre. Dehors, le ciel déjà lourd pesait sur la ville et son fourmillement de bâtisses disparates. Sur des voies ferrées contradictoires, des TGV croisaient des TER à demi vides entre les murs bariolés de tags. Erwann avait voulu des bureaux qui dominant la ville. Il fallait prendre de la hauteur, voir global.

— C'est pas ça, mentit Hélène. C'est pas le bon jour, c'est tout. J'ai ce rendez-vous à la mairie. On bosse là-dessus depuis trois mois.

— Au pire, vous annulez votre *date* au dernier moment. Le mec sait même pas où vous êtes, ni quoi que ce soit.

Hélène considéra Lison. Cette fille si jeune, pour qui tout était possible... Elle voulut la blesser, se venger de tout ce temps qui lui restait.

— Tu m'emmerdes avec cette histoire, je suis plus une gamine...

Lison comprit le message et s'éclipsa sans demander son reste. Restée seule, Hélène considéra son reflet dans la vitre. Elle portait sa nouvelle jupe Isabel Marant, un joli chemisier, son cuir et des talons. Elle s'était faite belle pour Manuel, pour ces crétiens de la mairie. Au sommet de sa tête, elle constata la maigreur de son chignon. Elle s'en voulait tout à coup. Est-ce qu'elle s'était battue toute la vie pour ça ?

C'est le moment que choisit Erwann pour débouler dans le cube, sa tablette à la main, mal rasé, les cheveux roux, son ventre sénatorial pris dans le tissu superbe d'une chemise de twill bleu.

— T'as vu le mail de Carole ? Ils se foutent vraiment de notre gueule. Honnêtement, j'ai *forwardé* direct à l'avocat, je m'en bats les couilles. Sinon, t'es OK pour demain, la grosse réu fusion ?

— Ouais, j'ai confirmé hier.

— Cool, j'avais pas fait gaffe. Et pour la mairie ? C'est bon ?

— Oui, j'y serai à seize heures.

— T'es sûre, c'est cool, tout va bien ?

— Tout va bien.

— On peut pas se louper, sur ce coup-là. Si on a le pied dans la porte, on peut engranger comme des malades derrière. J'ai déjeuné avec la directrice des services. Ils veulent tout refondre de haut en bas. Si on se met bien d'entrée, ça nous placera pour les appels d'offres derrière.

— On va se mettre bien, t'inquiète pas.

L'espace d'un instant, Erwann quitta cet état de surchauffe nombriliste qui était son régime de croisière et fixa sur elle ses petits yeux dorés. À l'Essec, lui et Philippe avaient conjointement dirigé le bureau des étudiants. Deux décennies plus tard, ils se vantaient encore d'avoir détourné un peu de la trésorerie pour s'offrir un week-end à Val-Thorens. Erwann savait donc d'où Hélène venait, par quelle école elle était passée, son coup de pompe parisien, ses filles qui l'empêchaient de bosser tard le soir, ses gloires passées, ses défaillances, des trucs plus intimes encore peut-être bien.

— Je te fais confiance, dit-il.

— Il faudrait qu'on se voie aussi.

— Pour ?

Il savait bien à quoi elle faisait allusion. Hélène prit sur elle et passa outre son petit numéro de touriste.

— Tu te souviens. Mon évolution au sein de la boîte...

— Ah ouais ouais ouais. Il faut qu'on fasse un point là-dessus. Ça fait clairement partie des priorités.

Hélène sentit des idées homicides lui passer par la tête. Elle le tannait depuis des mois maintenant pour passer du poste de *senior manager* (ce qui ne signifiait pas grand-chose dans une si petite boîte) à celui d'associée à part entière et si Erwann était d'accord sur le principe, dans les faits, il ne se passait rien du tout.

— OK, dit-elle. Ce mois-ci, j'ai facturé plus de jours qu'il n'y a de jours ouvrables. Je bosse comme une cinglée et je sais bien que tu veux revendre à un gros cabinet. Je te préviens, il est pas question que je me retrouve la dixième roue du carrosse dans une succursale de McKinsey.

— Mais totalement ! fit Erwann, avec un enthousiasme ballottant. Tu connais mon opinion là-dessus. Fidéliser les talents. Y a zéro souci.

Hélène se dit que s'il se foutait d'elle, elle lui ferait cracher du sang. C'était le genre de phrases qui soulageaient et n'engageaient à rien, surtout quand on les gardait pour soi. Sur ces considérations belliqueuses, elle regagna l'*open space* où d'autres consultants se trouvaient disséminés, chacun dans son coin, un casque sur les oreilles et les yeux fixés sur son écran. Ces gens qui gagnaient entre quarante et quatre-vingt-dix mille balles par an et n'avaient même pas un bureau dédié. Il fallait qu'elle se sorte à tout prix de ce marécage d'indifférenciés. Depuis toujours, c'était la même histoire. Réussir.

La réunion devait se tenir dans les sous-sols de la mairie, une pièce aveugle éclairée au néon avec des tables en composite rangées en U et un tableau Valeda. Arrivée la première, Hélène vérifia que le Barco fonctionnait, le connecta à son ordinateur, fit défiler quelques *slides* pour s'assurer que tout roulait, puis patienta, les jambes croisées, pianotant machinalement sur son téléphone. Manuel lui avait adressé trois nouveaux messages qui en substance disaient tous la même chose. *J'ai hâte. Je pense à toi sans arrêt. Vivement ce soir.* C'était mignon, mais redondant.

Il ne fallait pas non plus qu'il commence à trop se monter la tête. Elle voulut rédiger une réponse pour calmer ses ardeurs, hésita ; elle ne savait pas très bien quoi lui dire en réalité. Là-dessus, deux hommes entrèrent dans la pièce en laissant la porte ouverte derrière eux. Hélène se leva aussitôt, tout sourire. Elle connaissait vaguement le premier, un jeune type déjà chauve qui portait des Church's et une veste cintrée. Aurélien Leclerc. Il prétendait occuper le poste de dircom adjoint. Les mauvaises langues assuraient qu'il n'était en réalité qu'adjoint du dircom. Quoi qu'il en soit, il avait fait Sciences Po. Il ne fallait en général pas attendre dix minutes avant qu'il le rappelât.

Le deuxième, un long quinquau au crâne encore plus lisse, chemise blanche et pull à col rond, bracelet brésilien et l'œil coupant, lui tendit une main martiale.

— David Schneider. Je suis en charge des SI.

— Ah, fit Hélène, enchantée.

Leclerc intervint aussitôt pour produire d'utiles précisions. La réunion allait se tenir en petit comité. M. Politi, qui pilotait le pôle communication et numérique, s'excusait. Un rendez-vous l'occupait ailleurs, en présence du préfet notamment. Tant pis, on ferait sans lui.

Hélène sourit derechef. Elle comprenait bien sûr. Après tout, elle n'avait jamais eu besoin que de cent cinquante heures pour remettre à plat l'épouvantable imbroglio des services informatiques de cette ville, un bordel digne d'un roman russe où l'argent et l'énergie se perdaient dans d'in vraisemblables circuits de décisions qui superposaient pas moins de trois organigrammes distincts. Tout au long de son audit, elle s'était étonnée de voir cette Babel tenir encore debout. Les pesses empilées, le flou des hiérarchies, les haines immémoriales entre chefferies administratives avaient accouché d'un véritable Tchernobyl digital. Quand on pensait que les habitants confiaient leur numéro de carte bleue à ce système digne des Soviets pour payer la cantine des gosses ou leur carte de résident, ça laissait songeur.

— On peut faire sans lui, enchaîna Schneider, plus impavide que jamais. C'est pas un souci.

— De toute façon, on est juste au début du projet, ajouta Leclerc. On peut carrément mettre en place une methodo avec

des points d'étapes que validera le directeur. C'est ce qu'on pratique couramment avec nos prestataires.

— Bien sûr, mais ce n'est pas exactement ce dont on était convenus avec M. Politi. On est déjà bien avancé dans le planning en plus.

— C'est comme ça maintenant, trancha Schneider.

Hélène les considéra tour à tour, l'adjoint content de soi, l'informaticien sûr de lui. Elle connaissait par cœur ce genre de mecs qui passaient leur existence à faire les paons en réunions, manageant avec négligence des fonctionnaires aux carrières statiques, dispensant la manne municipale à des norias de sous-traitants aux ordres, mettant la pression quand la fantaisie leur en prenait et se payant de mots à longueur de journée.

— OK, dit-elle, on va faire comme ça.

Elle entama son exposé de manière classique, par les forces et les fragilités de l'organisation, détaillant ensuite les menaces (dont quatre s'avéraient critiques pour l'ensemble du système) avant de finir par les opportunités, ce qui ne prit guère plus d'une minute. Elle avait parlé d'une voix posée, jouant de la télécommande et se rendant parfois jusqu'à l'écran pour pointer directement du doigt un élément qui devait particulièrement retenir leur attention. Son commentaire s'agrémentait de données statistiques qui ne figuraient pas sur le PowerPoint, mémorisées exprès, une méthode qui en général faisait son petit effet. Elle s'attarda ensuite sur des cas exemplaires, un peu de benchmark, quelques éléments de socio des organisations. D'abord studieux, Leclerc et Schneider commencèrent bientôt à se dissiper, délaissant ses explications pour consulter leurs mails et envoyer des textos. À un moment, Hélène soupçonna même Leclerc de mater des vidéos sur YouTube. Juste avant de passer aux préconisations, elle laissa délibérément tomber la télécommande du Barco sur le sol. Sous le choc, le boîtier s'ouvrit, libérant les piles qui disparurent dans un bruit de ferraille et de plastique. Les deux hommes sursautèrent. Leclerc, même, s'empourpra.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit Schneider.

— On vous écoute, reprit Leclerc, plus conciliant.

Hélène se tenait droite, à quelques mètres de distance, la mâchoire crispée. En son for intérieur, elle calculait les avantages

comparés de la soumission et du clash. Elle songea au chiffre d'affaires d'Elexia, aux liens privilégiés que ces deux importants entretenaient à coup sûr avec un certain nombre de leurs semblables dans diverses institutions du coin, conseil départemental, ARS, rectorat et autres communautés de communes.

— Excusez-moi, dit-elle, ça m'a échappé.

Elle répara la télécommande avant de conclure sa présentation dans une ambiance de réticence mutuelle. Leclerc quitta finalement la pièce avant la fin en prétextant une urgence. Schneider, lui, la félicita pour son travail. Toutefois, il n'était pas tout à fait d'accord avec ses conclusions qu'il jugea inutilement alarmistes.

— On a eu un audit l'an dernier. On arrivait à des préconisations beaucoup plus mesurées. Ce qui compte dans des systèmes complexes comme le nôtre, c'est de mettre en œuvre des dispositifs qui permettent une amélioration continue. On peut pas tout bouleverser du jour au lendemain.

— Bien sûr, dit Hélène.

Ce fameux audit, réalisé en interne et qui, par sa complaisance et ses détours casuistiques, n'était pas sans rappeler les rapports de l'IGS, elle l'avait lu bien sûr. Une fumisterie complète.

— En tout cas, reprit Schneider, je vous remercie. Je vais regarder ça avec mes équipes. C'est du bon boulot. Surtout l'état des lieux. Pour les recommandations stratégiques, je pense qu'on peut améliorer les choses.

— Évidemment, dit Hélène.

Quand Schneider lui annonça qu'il faudrait caler un autre rendez-vous pour revoir tout ça, sans préciser de date, elle comprit que c'était mort.

Elle quitta la mairie en hâte, marchant vite sur le pavé récent, la tête comme une essoreuse à salade. Tandis qu'elle montait l'escalier qui menait au parking, elle vérifia l'heure. Il était trop tard pour repasser au bureau. Elle pensa aux filles, la baby-sitter et Philippe, il fallait qu'elle appelle Erwann, lui expliquer la situation. En réalité, tout avait été plié bien avant cette réunion. Schneider était parvenu à la mettre sur la touche alors même que tout ce merdier était de son fait. Depuis des années qu'il se contentait de parader de réunions en *conf call*, infoutu

d'organiser ses troupes, maniganceur et omniprésent, intoxiquant sa hiérarchie de vocabulaire technique et abreuvant ses subordonnés de directives en pointillé qui ne visaient rien et n'aboutissaient jamais. Il avait dû régler sa petite affaire à l'occasion d'un déjeuner avec Politi ou avec la directrice générale des services, entre le filet de bar et le carpaccio de fruits, émettant sans doute quelques réserves polies quant au rapport d'Elexia et prononçant le mot "politique", qui dans ce milieu justifiait les plus étonnantes inerties, les alambiquages les moins rationnels et figeait les bonnes volontés dans la seconde. Très vite, son usine à gaz avait semblé résulter d'arbitrages florentins et nécessaires que le moindre mouvement suffirait à déranger, entraînant des désordres considérables, parmi les personnels pour commencer, au point de vue opérationnel ensuite, pour finir par mécontenter les usagers, ce qui n'était jamais souhaitable, d'autant que la presse venait de déterrer une affaire de subventions embarrassantes consenties à des associations confessionnelles qui avaient repris des jardins ouvriers laissés à l'abandon du côté de Laxou. Des cadres comme Schneider passaient leur temps à maquiller le chaos dont ils étaient responsables en sophistications inaccessibles au profane, donnant à leurs errements des airs de nécessité, à leurs lâchetés des dehors diplomatiques. Il l'avait bien baisée, en somme.

Quelques gouttes éparses étoilèrent alors le bitume. Hélène pressa le pas, embarrassée par sa jupe et ses talons, tout de suite en nage, sa sacoche lui sciant l'épaule tandis que son imperméable glissait de son bras. Mais elle n'eut pas le temps de rejoindre sa voiture. La pluie s'abattit lourdement sur la ville et dans les rues soudain vides elle se mit à courir, brinquebalante, son téléphone à la main et la tête baissée. Autour d'elle, il ne restait que le sol brillant, la brutalité de l'averse sur les capots et les façades, l'odeur saine de l'air lavé et, par-dessus, ce ciel qu'on ne voyait plus.

Une fois dans sa Volvo, elle ne put que constater le naufrage. Ses longs cheveux avaient pris sur sa tête un aspect désolant, de serpillière, ou de nouilles trop cuites. Quant à ses vêtements, ils poissaient, lourds de flotte, devenus trop étroits. À chaque mouvement, elle pouvait sentir leur frein, et sous ses cuisses, le

cuir qui adhérait à sa peau. Elle prit des mouchoirs en papier dans la boîte à gants et tenta d'éponger le plus gros des dégâts. Tandis qu'elle s'agitait, les vitres se couvrirent de buée et elle ne vit bientôt plus rien au-dehors, que des ombres au contour de buvard. Dans l'habitacle, elle se retrouvait seule avec son exaspération et le grondement de la pluie. Elle n'arrivait à rien. Elle vit son maquillage défait dans le rétroviseur.

— Merde, gémit-elle entre ses dents, la gorge prise.

Comme elle voulait se donner un peu d'air, elle força les pans de son chemisier et deux boutons volèrent dans l'habitacle. Un chemisier à deux cents balles, avec des motifs floraux, en soie, le tissu était déchiré, elle pouvait le foutre à la poubelle. Une envie folle de tout casser la saisit et elle empoigna le volant à deux mains, les lèvres serrées. La pluie tabassait toujours, drue, envahissante dans son martèlement répétitif. La ville alentour se résumait maintenant à un camaïeu imprécis de verts et de gris. Elle était seule.

Alors, elle fit remonter sa jupe sur ses cuisses moites. Elle respirait vite, au bord du sanglot, le dos mouillé et la nuque chaude. Une fois ses jambes ouvertes, sa main droite trouva tout de suite le repli de son sexe sous le coton de sa culotte. Elle opéra vite, à deux doigts, les fesses soudées au cuir de la voiture, le geste précis, pile au renflement, en tournant et pressant, avec une insistance têtue. Sa chatte s'ameublait, et elle éprouva bientôt cette impression délicieuse, à l'intérieur, comme une bulle, la possibilité tiède qui lui traversait le ventre. Elle n'avait besoin que d'une minute, et se hâtait, sûre d'elle, décidée comme un enfant. Ce geste, elle le connaissait depuis si longtemps, elle l'avait perfectionné toute sa vie. C'était son havre et son droit. Bien sûr, elle aimait le cul avec les mecs. Leurs corps lourds, leurs poils partout, leur odeur copieuse. Ils vous retournaient, vous enfermaient dans leurs bras, vous faisaient sentir toute petite et crever de bonheur sous leur poids. Elle aimait ça, et même les déceptions recélaient en général leur petit quelque chose de piquant. N'empêche, cette chose-là, toute personnelle, délicate et sans vergogne, l'emploi de son sexe, l'usage facile de son plaisir, elle n'en cédait rien. Elle se caressait souvent, même amoureuse, même enceinte, même heureuse, sous la douche, le matin, au

travail, dans les avions parfois, et dans sa caisse, si ça lui chantait. De temps à autre, l'envie la prenait, si forte et impromptue, qu'elle était tentée de s'arrêter sur une bande d'arrêt d'urgence.

Dans l'habitacle étouffé, ce jour-là, elle se branla vite, fermant les yeux par instants, épiait de possibles silhouettes à travers la buée, jouant en pensée une situation qui lui faisait toujours de l'effet et elle jouit d'un coup, un plaisir clair et situé, qui fit sa décharge neutre, la laissant presque apaisée, un peu moins confuse en tout cas.

Au moins, elle serait détendue pour son rencard. Puis s'étant rajustée, elle démarra et prit la route. Elle n'en avait plus rien à foutre.

Cornécourt ne payait pas de mine. C'était une petite ville peinarde, avec son église, un cimetière, une mairie des *seventies*, une zone d'activités qui faisait tampon avec l'agglomération voisine, des zones pavillonnaires qui champignonnaient sur le pourtour et, au milieu, une place flanquée des habituels commerces : PMU, boulangerie, boucherie-charcuterie, agence immobilière où s'activaient deux hommes en chemisette.

À Cornécourt, le taux de natalité était bas, la population vieillissante, mais les finances municipales au beau fixe, grâce notamment aux abondantes taxes que payait une vaste fabrique de pâte à papier au nom norvégien que personne ici n'arrivait à prononcer. Cette prospérité n'empêchait pas le FN d'arriver en tête des premiers tours ni ses habitants de déplorer des incivilités toujours imputables aux mêmes. Un rétroviseur endommagé pouvait ainsi susciter des propos tombant sous le coup de la loi, des tags tracés nuitamment sur les murs du centre culturel nourrir des idées d'expédition punitive. Ainsi au comptoir du Narval, le bistrot qui faisait l'angle et tabac-presse, les violences n'étaient pas rares, mais restaient purement rhétoriques. On y buvait des Orangina, des demis de Stella, des rosés piscine en terrasse quand revenaient les beaux jours. On y gratait aussi des Millionnaire et des Morpion en causant politique, tiercé et flux migratoires. À dix-sept heures, des peintres aux vêtements blanchis, des entrepreneurs toujours inquiets, des maçons turcs qui de leur vie n'avaient jamais vu une fiche de paie, des gamins formés à l'AFPA toute proche venaient boire un verre et se laver des fatigues du jour. Les femmes étaient plus

rare, presque toujours accompagnées. En dehors de ces clientèles passagères, quelques ivrognes majestueux ornaient le bar ainsi que des plantes tropicales. Aux murs, des photos de Lino Ventura ou Jacques Brel rappelaient la philosophie des lieux.

Cornécourt devait son nom aux étangs qu'on trouvait au nord, jetés sur la terre comme une poignée de pièces de monnaie, et qui allongeaient sur plusieurs kilomètres un paysage de nénuphars et de joncs. Leurs eaux fixes prenaient sous le ciel bas un aspect de mercure où filaient les nuages, les oiseaux migrateurs, les vols outre-mer. Des pêcheurs hantaient presque continuellement l'endroit, des cannes diagonales signalant de loin leur présence amoindrie. Au printemps, des mômes en VTT, des familles en goguette venaient pulluler à leur tour. C'était une place de choix pour fumer ses premières clopes, rouler des pelles en cachette, organiser autour d'un feu des beuveries secrètes entre ados ou promener son chien.

Quinze mille personnes vivaient dans cette ville moyenne, entre des reliquats de nature, quelques fermes moribondes, des ronds-points sans objet, un stade de foot, un cabinet médical vieillissant et le canal qui fendait la ville en deux. Dans ce bled, trois générations d'une même famille pouvaient vivre à deux rues de distance. Les nuits étaient calmes, même si les policiers municipaux étaient équipés de gilets pare-balles. Le défilé de la Saint-Nicolas et les feux de la Saint-Jean ponctuaient des années sans à-coup. À Noël, les décorations lumineuses donnaient aux rues un air cosu et réjoui. L'été, des canicules réitérées affolaient les services gériatriques. Ici, tout le monde se connaissait de vue. Le maire était sans étiquette.

C'est justement chez ce dernier que Christophe Marchal avait rendez-vous. Chaque mois, il lui livrait la même provision d'alimentation canine, des croquettes, trois sacs minimum. Le maire et lui se connaissaient depuis toujours et le vieux lui disait "tu", comme à tous les gosses qui étaient nés et avaient grandi dans le coin. Christophe, par contre, ne se serait pas permis. Et au moment de se garer, il choisit d'ailleurs de rester à bonne distance du Range Rover que conduisait le père Müller, par respect en quelque sorte. Celui-ci sortit aussitôt de chez lui, chaussé de bottes en caoutchouc, une casquette publicitaire sur la tête.

— Ah te voilà toi ! fit-il en soulevant sa casquette pour se gratter la tête.

Christophe lui répondit d'un sourire. Les deux hommes se serrèrent la main tandis que le maire l'examinait de la tête aux pieds.

— Ben dis donc, tu vas à un mariage ?

Christophe portait une chemise blanche et des chaussures neuves, ce qui lui donnait effectivement un air assez endimanché. Le père Müller présuma que cette tenue était liée à un rendez-vous galant et lui dit qu'il avait bien raison, dans la vie, il fallait profiter. Chaque mot qui tombait de sa bouche était enrobé d'un lourd accent des Hauts, Bussang, Le Tholy, La Bresse, des coins de froidure, de prés fleuris, de voyelles aux accents circonflexes, mais il ne fallait pas se fier à ces dehors rustiques. L'homme était riche, rusé et craint. Au cours de ses cinq mandats, il avait brisé plus d'un ambitieux en Weston. Christophe l'écoutait sans rien dire, souriant toujours. Puis il ouvrit le coffre de sa 308 break.

— Je vous ai mis un quatrième sac, ce mois-ci.

— Ah bon ?

— Cadeau de la maison.

— Ah, c'est bien. Je vais te donner un coup de main. On va aller porter tout ça au chenil.

Tandis que le père Müller allait chercher une brouette derrière la maison, Christophe laissa dériver son regard sur les environs. À côté de l'habitation principale, une autre bâtisse, presque identique mais en modèle réduit, permettait d'accueillir les amis de passage, souvent des copains chasseurs. Plus loin, on voyait le chenil aux murs crépis, et tout au fond, à deux cents mètres de distance, la ligne sombre du bois qui délimitait la propriété. Une fois le père Müller revenu, les deux hommes entassèrent les sacs dans la brouette.

— Alors, ça marche en ce moment les affaires ?

— On n'a pas trop à se plaindre.

— Et la patinoire ?

— Ça se remet doucement.

— Quel merdier... J'y vais plus ces temps-ci. Ça m'a dégoûté ces histoires.

— Oui, c'est dommage.

— Tu parles... Tous les bons sont partis. Ils vont finir par te rappeler au train où ça va.

— C'est pas impossible, dit Christophe.

Le maire se marra et ils se mirent en route, Christophe poussant la brouette, le père Müller marchant à ses côtés de son pas sautillant si caractéristique.

Depuis plus de cinquante ans, la ville voisine vivait une histoire spéciale avec son équipe de hockey. Au gré de saisons variables, entre le fond des divisions d'honneur et jusqu'en élite, le club d'Épinal avait toujours aimanté sur lui l'attention, réalisant de rares prouesses, connaissant des déchéances brutales, des hauts et des bas qui ne décourageaient jamais le noyau dur de ses supporters. Pendant la saison, la patinoire faisait le plein à chaque match. Là, des édiles en pardessus se mêlaient aux familles en rangs d'oignons, des ados des beaux quartiers coudoyaient des poivrots édentés qui vidaient à la buvette des pintes de Picon bière, sans oublier les entrepreneurs dans leurs tribunes réservées et les acharnés, maquillés aux couleurs de l'équipe et qui faisaient la queue dès quinze heures pour s'assurer les meilleures places. Dans cette ville, la patinoire faisait comme un ventre où s'ébauchaient des unanimités introuvables ailleurs, dans le froid et l'écho cassant des fers sur la glace. Deux mille regards rivés sur le même point noir glissant à cent cinquante kilomètres-heure. Tout un peuple rassemblé autour de la glace ovale l'espace de deux heures, espérant des buts, de la vitesse et des violences. Le même désir dans chaque poitrine.

— Ils t'ont vraiment demandé de revenir ? demanda le père Müller.

— On en parle...

— Et tu te vois encore jouer à ton âge ?

— Peut-être...

Deux ans plus tôt, le club s'était vu rétrograder suite à des problèmes financiers, résultats d'une politique de recrutements trop ambitieuse qui l'avait mené en haut du tableau mais endetté à mort. Un redressement judiciaire plus tard, Tchèques, Slovaques et autres Canadiens débauchés à prix d'or s'étaient dissipés dans la nature. L'équipe réserve tâchait désormais de maintenir le navire à flot dans les soubassements de la deuxième division. Christophe se disait pourquoi pas moi. Ses années de joueur étaient les meilleures de sa vie.

— Tu risques d’avoir du mal, reprit le maire de Cornécourt. C’était plutôt la vitesse ton point fort.

— On peut compenser. Y a l’expérience aussi.

— Et le gabarit.

Le père Müller lui jeta un coup d’œil plein d’une malice cruelle. Christophe avait pas mal pris ces derniers temps. La vie de commercial n’aidait pas à garder la ligne, toujours bouffer au resto, le cul dans sa bagnole huit heures par jour. Le quadragénaire serra les poignées de la brouette dans ses grosses pognes et parvint à sourire encore.

— Faut bien des costauds dans une équipe.

Ce qui rappela au vieil homme un voyage qu’ils avaient fait jadis, avec d’autres gamins du hockey et leurs parents, un stage de perfectionnement au Canada.

— Tu te souviens, les monstres ? s’émerveilla le père Müller.

Évidemment que Christophe se souvenait. Là-bas, chaque équipe avait sa brute attirée qui protégeait les joueurs moins physiques et plus techniques. La castagne était un emploi difficile. Pour pas mal de types qui venaient de patelins miteux, ce rôle d’*enforcer* était le seul moyen d’accéder au haut niveau. Il revoyait encore ce mec né au fin fond de l’Ontario, dans un bled de rien, deux mille âmes et trois patinoires. À vingt-cinq ans, le gars n’avait déjà plus une incisive à lui et s’était fait poser une plaque en métal sous la pommette droite. Avant chaque match, il s’agenouillait pour prier dans un petit coin des vestiaires. Mais quand venait le moment d’en découdre, il n’hésitait pas, jetait les gants et cognait aussi sec. En Amérique, certains *enforcers* étaient de véritables légendes. L’intimidation faisait partie des règles là-bas et il fallait bien avouer qu’une bonne partie du public ne venait que pour ça, cette décharge électrique, l’impression que l’espace d’une minute le jeu devenait vraiment une question de vie ou de mort.

— T’étais pas un violent de toute façon toi, trancha le père Müller. C’est pas des trucs qui s’inventent à quarante piges...

— Ça dépend, répondit Christophe.

Et disant cela, il ne souriait plus, mais le vieil homme, lui, se marra, propriétaire et jovial, sûr d’avoir raison depuis cinquante ans facile.

Dans le chenil, ils furent accueillis par une brève salve d'aboiements, que le père Müller moucha d'un coup de sifflet entre ses dents. Les bêtes, aussitôt, se rassérénèrent et il ne resta plus que le bruit des griffes sur le béton froid, le cliquetis des colliers, le va-et-vient humide du souffle animal. Il y avait là une vingtaine de chiens courants, chacun dans son enclos, du carrelage blanc sur les murs, des fenêtres grillagées en hauteur, le tout bien propre malgré l'odeur entêtante. Les deux hommes se rendirent dans le fond où se trouvait le bac hermétique destiné à entreposer la nourriture. Ils se répartirent le travail sans avoir à prononcer une parole, le père Müller ouvrant chaque sac à l'aide d'un cutter tandis que Christophe versait les croquettes dans le bac. Quand ils eurent fini, Christophe chassa la poussière de ses vêtements, sortit les factures et un reçu de sa poche.

— J'aurais besoin d'une petite signature...

Le père Müller parcourut les papiers en diagonale puis, sans lever les yeux, il demanda à Christophe de se pencher. Ce dernier crut d'abord à une blague, mais le vieux type était sérieux. Christophe se plia donc, les mains sur les genoux, et attendit que l'autre paraphe les documents sur son dos. Il conclut par deux points qui lui piquèrent l'échine. Tout du long, le chien le plus proche avait fixé Christophe de ses beaux yeux mouillés, assis sur son arrière-train et l'air vaguement mélancolique.

Ce pénible épisode n'empêcha pas Christophe de se fendre de quelques mots aimables. On voyait que ces bêtes étaient bien soignées. On ne pouvait pas toujours en dire autant.

— Je m'en occupe, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Le père Müller, tout de même assez flatté, souleva une nouvelle fois sa casquette pour se gratter le crâne avant d'ajouter :

— Tiens, je voudrais te montrer quelque chose de beau.

Les deux hommes quittèrent le hangar et prirent la direction du bois. Bientôt, Christophe découvrit au loin deux chalets miniatures cernés d'une clôture en fil de fer.

— C'est nouveau, ça ?

— Je me suis fait un petit plaisir, expliqua le maire en lui tapant sur l'épaule.

Ils poursuivirent à travers le pré, sous un ciel couleur d'ardoise où la possibilité d'une averse mûrissait dans de languides

étirements. Autour d'eux, la campagne s'étalait loin, avec là-bas le ruban gris des arbres, et dans l'air l'odeur fauve des chiens mêlée à celle plus vive de l'humus et du grand air. Dans l'herbe haute, leurs pas produisaient un agréable froufrou, intime, et presque aussi entêtant qu'une berceuse.

— Tu vas voir, fit le père Müller, en ouvrant la clôture.

En réalité, ces petits chalets n'étaient rien d'autre que des niches améliorées devant lesquelles étaient disposées des écuelles remplies d'eau et de croquettes. Ils s'accroupirent à l'entrée et une fois leurs regards habitués à la pénombre, Christophe distingua deux formes moelleuses à l'intérieur, deux chiots superbes qui dormaient sur des plaids à carreaux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des dogues du Tibet.

— Non ?

— Mais si. Approche.

Assis sur leurs talons, les deux hommes se mirent à caresser longuement les deux lourdes créatures. Leur pelage était d'une douceur incroyable et, en dessous, on pouvait sentir battre leur cœur rapide, entêté. C'étaient vraiment des bêtes magnifiques.

— Vous les avez trouvés où ? On n'en voit pas souvent par ici.

— Ma filière espagnole.

— Et combien ?

— Deux mille chacun. Plus le transport. Le père était un vrai champion.

Christophe siffla entre ses dents. Depuis quelque temps, une mode s'était abattue sur cette espèce et à la revente, avec un bon pedigree, on pouvait atteindre des sommes vertigineuses. Un spécimen s'était même monnayé plus d'un million d'euros quelque part en Chine. Christophe regarda sa montre.

— Je peux t'en garder un si tu veux, fit le père Müller, pincésans-rîre.

Un chiot, cependant, s'était dressé sur ses pattes et exécuta un tour paresseux sur lui-même avant de se recoucher en laissant traîner sur eux son regard langoureux.

— Celui-là, c'est Jumbo. Il va faire dans les soixante-dix kilos à l'âge adulte.

— C'est vrai que c'est beau, admit Christophe.

Rien ne le touchait comme les bêtes. À part le gosse bien sûr, qui avait d'ailleurs un peu les mêmes manières innocentes, cette sorte d'existence renflante et première. Parfois, quand il l'observait devant la télé, tout démantibulé sur le canapé, les pieds nus et la tête en bas, il se disait *c'est ça*. Son petit mec, son petit garçon. Il songeait alors à l'après, à la mère du petit. Tout ça le prenait si fort qu'il était obligé de quitter la pièce.

— Mais c'est pas commode comme bestiau, reprit le père Müller. J'ai jamais vu des têtes de cochon pareilles. Pour monter la garde, on fait pas mieux. Quand je pense que je vais vendre ça à une pétasse en 4×4.

— J'ai lu quelque part cette histoire d'un Chinois qui avait acheté un dogue du même genre. Le truc arrêtait pas de prendre du poids. Il bouloittait toute la journée. Des quantités astronomiques. Et puis un beau jour, le clébard s'est dressé sur ses pattes arrière. Et là, ils ont compris.

L'éleveur se tourna vers Christophe et, le sourcil froncé, attendit la chute. De près, on pouvait suivre sur ses joues et son nez le déploiement de minuscules veines rouges et grenat. On était toujours tenté d'y chercher sa route, de trouver un chemin dans l'épaisseur du cuir.

— On leur avait refilé un ours.

— Sans déconner ? gloussa le vieux.

— Je vous jure.

La face de l'éleveur prit soudain un aspect enfantin. Il fit Ah ! et frappa son genou du plat de la main. Ces cons de Chinois ! Ils étaient impayables, par milliards, loin là-bas, une nation d'êtres jaunes et mal membrés, redoutables d'efficacité par contre. Il les imaginait ainsi, avec leur ours, et s'en délectait. Dans son esprit, l'anecdote avait pris le contour net et plaisant d'une case du *Lotus bleu*.

Sur le chemin qui les ramenait à la maison, Christophe regarda une nouvelle fois sa montre, puis le ciel gris et embrouillé. Il faisait plus lourd à présent et de grosses gouttes avaient commencé de perler sur le front du père Müller qui poussait la brouette vide. À deux reprises, Christophe lui proposa son aide, mais le maire de Cornécourt ne voulut rien savoir. Ils allaient donc, le